

La transmission n'aura pas lieu

Martine Delvaux

Volume 44, numéro 3 (257), septembre 2002

Transmissions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32984ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delvaux, M. (2002). La transmission n'aura pas lieu. *Liberté*, 44(3), 66–74.

La transmission n'aura pas lieu

Martine Delvaux

S'il y avait une dédicace, ce serait la suivante : « À personne », comme l'écrit Hervé Guibert au début de *Mes parents*.

Dédicacer : placer un texte sous l'invocation d'une figure sacrée, amoureuse, familiale, pédagogique, à qui on dédie l'œuvre transmise comme un dû. À qui on dit : je vous dois ce que je suis devenu. Et pour bien faire, l'autre répondrait : « Mais je n'y suis pour rien. Ce que tu es, tu l'es sans moi, avant et après moi, au-delà de moi ». Refus de la transmission qui serait un refus de la dette et de la responsabilité. « Je n'y suis pour rien, tu ne me dois rien ».

ooo

On ne sait pas ce qui nous a été transmis. On ne connaît pas notre propre histoire. Quelque chose nous dépasse, nous traverse, nous hante, à notre corps défendant. Il y a un legs,

un testament somatique, l'identité des pores de la peau, l'apport mystérieux d'une génétique, la filiation du sang, comme si les cellules étaient autant de petits récits qui nous ramènent aux autres, minuscules homoncules qui nous constituent mais qu'on ne reconnaît pas tout à fait, un moi qui se réfracte dans le miroir.

Scène d'héritage. Un grand-père est dans sa cellule. Il noue ensemble des lambeaux du drap qu'il vient de déchirer. Il se tisse une potence, prend en mains sa peine de mort. Faute d'hommes, il se fait son propre juge et se met la corde au cou, en équilibre sur le squelette en fer de son lit appuyé contre le mur sous un minuscule graffiti, pour toujours mon amour, lettres gravées dans le béton gris. Il s'élance et tombe. La corde se tend, le prend, boa constrictor de la mort qui ne lâche pas prise sous les convulsions du corps.

Ma filiation. Le récit inscrit en filigrane dans l'empreinte de ma main. « Quelque chose cloche dans cette histoire¹ ». Une histoire secrète se cache derrière ce nom.

Que transporte-t-on sur le dos de son nom ? « Inventer son nom, signer autrement, de façon chaque fois unique, mais au nom du nom légué, si c'est possible² ! » Mais quel nom porte-t-on ? Quel nom signe-t-on, autrement, toujours autrement, alors que c'est toujours le même, nom légué, inscrit à la naissance sur un bout de papier, nom connu, auquel on est identifié ? Mais un nom est-il jamais le nôtre ?

¹ Hervé Guibert, *Mes parents*, Paris, Gallimard, 1986, p. 17.

² Jacques Derrida et Elizabeth Roudinesco, *De quoi demain... Dialogues*, Paris, Fayard/Galilée, 2001, p. 18.

Savons-nous jamais ce qu'il porte, ce qu'il transmet ? Un nom donné comme un secret, ou un mensonge, une histoire jamais racontée.

Et c'est ce nom qui est écrit, imprimé, cité, ce nom auquel les autres croient alors que ce n'est pas soi, jamais soi. Ce nom au nom duquel on reçoit et transmet, mais ce n'est pas moi, je n'y crois pas.

Écrire au nom du nom qui nous a été légué. Et quand ce nom dit un silence, un secret, un mensonge, une absence, au nom de quoi écrit-on ? Écrire comme une enfant des limbes, celle « qu'on ne saurait baptiser³ », celle sur qui la main ne se dépose pas. Quel nom alors peut-on signer ? À l'intérieur de quel acte de transmission ?

Tu ne le sais pas, mais je n'existe pas sous ce nom. Il ne me représente pas, ou seulement à la manière d'une éclipse qui passe sur moi, à la fois me cache et m'illumine.

ooo

Baptiser ? Aimer ? Créer ? Voir apparaître un « nouvel horizon supplémentaire⁴ ». Le désir de reproduction est-il un désir de transmission ? « Que vais-je transmettre à mon enfant ? », se demande la future mère. « Qu'est-ce que je peux lui donner ? »

Les résidents, les externes et les patrons. La patiente est témoin et cobaye de la filiation hospitalière. Le petit point

³ Jean-Baptiste Pontalis, *L'enfant des limbes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1998, p. 12.

⁴ Peter Sloterdijk, *Essai d'intoxication volontaire*, Paris, Hachette, 2001, p. 103.

noir, à droite de l'écran, ne bat plus. Le lien est coupé, la transmission est ratée. Néanmoins... On roule le lit dans le bloc opératoire, on entreprend le retrait de cette existence. On place le corps. On envoie le liquide qui noie les pensées. Et dans cette froideur, la chaleur d'une main demeure : celle de l'étudiante-infirmière qui délaisse l'apprentissage au profit de l'empathie pour celle qui est étendue. La professeure.

ooo

Transmission : tu écris comme moi, tu prends mes paroles, tu t'inspires, aspiras, respirez les mêmes voix que celles qui me font écrire, tu veux être comme moi. Tu m'aimes mais ne le sais pas, ne pourrais pas le dire, d'un amour de vampire. Mère, sœur, complice, ennemie, dans une fidélité qui n'est que « le goût persistant du combat avec le même adversaire⁵ ». Tu projettes sur moi ton roman familial, ton petit cinéma, tu t'y perds et moi, je n'y suis pas.

Contre-transmission : je te vois grandir, enfant, petite, grande comme moi. Je me reconnais en toi, mes mots, ma signature. Vanité caressée. Fuite en toi qui fuis en moi, qui me parasites, me dérobes. Vol. Envol. Mais en voulant toucher au soleil, Icare s'est brûlé les ailes. Il faut parfois éteindre la lampe du projecteur et faire mourir les ombres qui hantent l'écran. Tu ne me connais pas. Et jamais tu ne seras moi qui ne le suis même pas.

⁵ *Ibid.*, p. 97.

Alors qu'il faudrait dire comme Kafka : « Je parle la même langue que vous, et pourtant je ne comprends pas un mot de ce que vous dites⁶ ».

Le rêve, le fantasme d'une transmission transfusionnelle. Le désir de revivre la symbiose regrettée. On cherche toujours des points de repère. L'instituteur de la classe de huitième année, le préféré parce qu'il sait croire en la petite, l'accueillir, l'accepter, lui donner, enfin, une place. Lui permettre de construire un univers imaginaire. Et plus tard, le professeur émérite, celui avec qui elle regarde jouer, au creux des branches d'un arbre, une famille de jeunes écureuils fous au lieu de discuter de l'avènement d'une thèse. Celui qui guide généreusement, chez qui elle trouve la complicité d'un mouvement d'une pensée. Mais surtout, celui qui sait faire violence, qui casse le transfert, castre l'identification, force l'identité. Ce type-là de transmission.

Qui voit-on dans la salle de classe ? Qui se tient debout devant, qui gesticule, palabre, rit, passionnée et épuisée de cette insomnie qui la taraude les veilles de cours ? Elle est devenue professeure, elle aussi, en croyant qu'il y a quelque chose à donner, en croyant à la transmission, et comme si la transmission avait à voir avec le don. Que donne-t-on dans une salle de classe ? Pour donner, vraiment, il faudrait ne rien attendre en retour. Et peut-être n'attend-on rien en retour, mais n'est-ce pas impossible tant et autant qu'il y a un nom, qu'on donne au nom de ce nom ? On attendrait toujours quelque chose. On espérerait toujours un retour : la reconnaissance de quelque chose de soi

⁶ Cité par Gilles Deleuze, « La littérature et la vie », *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993, p. 15.

chez l'autre, la preuve que ça a été donné, que le nom a été nommé.

Mais il y a autre chose... Comme si la transmission était une vocation... Une voix d'étudiant viendrait un jour nous interpeller, nous appeler à suivre ce chemin de la parole donnée. Mais au fond, on ne donne pas. Peut-être transmet-on mais peut-on savoir ce qu'on garde et ce qu'on laisse partir ? Ça passe. Quelque chose passe et quelque chose ne passe pas, ne passera jamais, et on apprend à faire le deuil de ce qu'on a rêvé de passer. Ne passe pas ce qu'on veut. On ne saura jamais ce qui a été reçu en notre nom et au nom de tous ceux dont on porte le nom.

ooo

Et si la transmission avait plus à voir avec le vol, et l'envol, qu'avec le don, avec ce qui est pris plutôt qu'offert ? S'il en allait nécessairement d'une sorte d'effraction ? Ça nous dérobe. On devient lieu de passage : ni passeur ni passé, mais rivière où ça se passe, cours d'eau traversé. Et ce n'est jamais la même eau, le même cours.

Car sait-on jamais ce qui nous reste, ce qu'on a pris et à qui ? Aujourd'hui, dit Peter Sloterdijk, « il n'y a plus d'aïeux, plus d'ancêtres pour te transmettre par testament un moule complet du monde et de l'existence⁷ ». Quand quelqu'un hérite, on ne lui demande pas de quoi mais de combien, symptôme de ce que Sloterdijk nomme un « processus de déshéritage » qui occasionne l'oubli de nos qualités de

⁷ *Op. cit.*, p. 38.

médiateurs. Nous avons oublié que nous sommes des médias, des *angeloi*, des « messagers potentiels ». Nous sommes des déshérités et des hébétés ; nous n'avons plus rien à opposer au malheur. C'est là, d'après lui, le lot de l'individualisme victorieux de notre monde contemporain : de maussades consommateurs de biens et d'informations, des hommes sans mission, des non-messagers. Nous nous *designons* nous-mêmes. Nous faisons l'expérience de nous-mêmes, dans une autarcie de zombies.

Comment parler de transmission dans un monde où l'éducation est un bien qu'on consomme, dont il faut à tout prix jouir, dont le prix doit nous garantir la jouissance, et qu'on paye pourtant du prix de cette jouissance qui accompagne la transmission : jouissance de l'incertitude, du « ne pas savoir » si ça a été transmis ou reçu, si c'est bien passé. Sans risque, sans loterie, peut-on même penser à la possibilité de la transmission ? La transmission peut-elle se concevoir à l'extérieur du jeu entre le gain et la perte, jeu du qui perd gagne ? Et peut-être que qui gagne perd aussi, car ce gain qui est une perte est autre chose que le gain dont on s'attend à ce qu'il ait été transmis...

ooo

La transmission a aussi à voir avec la maladie : le savoir, le nom, les mots comme un virus qui circule d'un corps à l'autre, comme un envahisseur qui vient troubler l'état normal du corps, perturber sa santé. Le parasite prend place, s'installe dans ma demeure, y trouve le lieu propice pour y croître, s'y reproduire, vie et mort à la fois.

« J'aime que ça passe le plus directement possible entre ma pensée et la vôtre, que le style n'empêche pas la trans-
fusion », écrit Guibert dans *Le protocole compassionnel*⁸.
L'écriture comme transmission, passage de son sang dans
les veines hospitalières de l'autre, lieu de naissance et de
disparition. Un tel rêve... Est-ce pour cela que j'essaie
d'écrire, une fois pour toutes, pour qu'un jour ce soit la
bonne, que ça s'entende, se lise, que je n'aie plus à le dire,
que je n'aie plus de mal à me reconnaître dans les mots que
je dépose sur la page, que je cesse de m'essayer à le faire
et que j'y arrive, que ça passe pour de bon ?

Mais de quelle transmission s'agit-il quand l'écriture
s'est développée autour d'un silence, d'un indicible,
comme un tracé invisible, le contour d'un nom fantoma-
tique ? De quelle transmission s'agit-il quand l'écriture est
centrifuge, point de fuite du secret et du mensonge ? Ne
faudrait-il pas écrire à partir d'un centre, le noyau de
l'amour, le nœud de la colère où se forme la houle des
crises, où bout la lave sanguine ? Écrire dans la joie intense
de ne plus retenir et de ne plus mourir en silence.

Ce ne sera jamais la bonne, je n'y arriverai jamais : voilà
ce que je sais, voilà pourquoi j'écris. Et pour recevoir cela,
pour l'entendre, le lire, il faudrait pouvoir s'ouvrir, que ça
entre là où en nous ça fuit, qu'il y ait une fenêtre et que ce
soit par là que le sujet se perde au moment même où il se
construit. Peut-il y avoir transmission autrement que
comme un geste à la fois posé et perdu, mains tendues
l'une vers l'autre dont les doigts s'effleurent mais ne se

⁸ Hervé Guibert, *Le protocole compassionnel*, Paris, Gallimard, 1991, p. 123.

posent pas, n'y arrivent pas ? Peut-on penser la transmission autrement que comme un geste raturé, geste à la fois terminé et attendu, toujours prolongé ?

La transmission comme des fragments « destinés en partie au blanc qui les sépare » et qui « trouvent en cet écart non pas ce qui les termine, mais ce qui les prolonge, ou les met en attente de ce qui les prolongera⁹ ». N'aimerais-je que « les pensées à l'état naissant qui se refusent à être cernées¹⁰ » ? Il n'y aurait que des voies de traverse à la transmission, des chemins indirects, des pointillés. Sans queue ni tête, seule l'aréalité d'une respiration qui inspire, expire. Inspire. Expire. Fait œuvre de ruines.

Transmettre : léguer, envoyer, passer, donner, contaminer, communiquer. À la fois rien et quelque chose. À la fois quelqu'un et personne.

⁹ Maurice Blanchot, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 96.

¹⁰ Jean-Baptiste Pontalis, *op. cit.*, p. 11.